

Formation Bande dessinée et enseignement des arts plastiques, Villeurbanne 23/01/14

Groupe de recherche sur l'espace/temps

Rédigé par Jérémy Liron

Réflexions préliminaires

Il est assez aisé d'évoquer l'espace d'une œuvre ; que ce soit en observant le volume qu'elle occupe (ce que l'on définira comme son emprise au sol, sa taille ou son développé), ou encore en observant ses rapports avec l'espace qui l'environne, sur lequel elle s'appuie ou avec lequel elle joue par ses pleins, ses vides, ses échos formels ou sémantiques. On eut encore analyser l'espace figuré ou symbolique auquel ouvrent les œuvres bidimensionnelles. Mais il est à vrai dire plus délicat de faire entrer les élèves dans le temps de l'œuvre. Non pas tant le temps de travail qui a été nécessaire à l'artiste ou à ses assistants, ni la durée de conservation d'une œuvre, son caractère pérenne ou éphémère qui sont des questions que les élèves, sans trop d'incitation, sont susceptibles d'amener par eux-mêmes. Mais au temps de la confrontation que nécessitent généralement les œuvres pour se laisser apprécier pleinement. Temps de transfert ou de déchiffrement des clefs, de prise en compte des détails dits « secondaires ».

De nombreuses études en font le constat : le temps moyen que passent les visiteurs d'une exposition devant chaque œuvre est de l'ordre de quelques secondes (et l'on peut considérer qu'il s'agit d'un public volontaire, c'est-à-dire quelque peu attentif). Et si Marc Bloch notait déjà au début du XXème siècle que sa caractéristique principale était la vitesse, cette dernière s'est sensiblement accrue dans les années 50 avec la mondialisation, la société de consommation et particulièrement encore depuis ces 15 dernières années et l'hégémonie d'Internet et du numérique. Il s'agit d'un phénomène de société auquel nous autres enseignants n'échappons pas non plus. Nous sommes tous devenus des consommateurs avides et hâtifs. Les commerciaux en tout genre en tirent parfaitement parti, développant des produits rapides et faciles, vendus par des campagnes efficaces aux messages pratiques directs.

Ainsi, engager un travail en faveur du temps pris et de la découverte de la complexité des œuvres nous a-t-il paru un enjeu majeur de notre enseignement.

Voir & regarder.

Niveau : Quatrième

Ces quelques réflexions nous ont invitées à envisager une séquence où les élèves seraient amenés à inventer et réaliser eux-mêmes des images denses à plusieurs niveaux de lecture. Des images qui, à la différence des images publicitaires, ne se suffiraient pas d'être vues pour être comprises, mais nécessiteraient d'être regardées avec attention.

Nous envisageons à cet effet de proposer comme sujet de représentation quelque chose de canonique, à peu près immédiat comme « un portrait », « une chambre », « un paysage ». Sujet immédiatement lisible en somme que l'élève devrait « épaisir » en le confrontant à un ou deux termes de son choix à sélectionner là encore dans une liste proposée : « mystère », « contradiction », « fiction » (...).

Nous avons pour modèle les dessins philosophiques et humoristiques de Marion Fayolle dans lesquels elle se propose d'associer deux termes et de développer ainsi une scène absurde jusqu'à sa résolution.

L'incitation pourrait être alors :

Réaliser un « portrait »/ un « paysage »/ ou un « intérieur » en vous appuyant sur les vignettes proposées en y faisant intervenir l'idée de « mystère »/ « contradiction »/ ou « fiction ».

Ainsi les élèves seraient amenés à réaliser un « portrait/fiction », un « paysage/mystère »...

Verbalisation

Lors de la verbalisation, nous pourrions engager la réflexion sur le fait que dire de leurs travaux qu'il s'agit de portraits, de paysages ou d'intérieurs « plus ou moins bien fait » ne dit pas grand chose de leur travail puisque l'intérêt de ce qu'ils ont réalisé se trouve bien ailleurs, dans les nuances et les détails.

A cette issue, nous pourrions leur proposer d'exercer leur regard sur quelques œuvres emblématiques.

Naturellement, toutes les œuvres ou presque seraient susceptibles de mettre en évidence cette nécessité de regarder attentivement, mais il pourrait être efficace d'utiliser des œuvres tellement connues et reproduites qu'on ne les regarde plus, comme *La Joconde*, des œuvres à clef nécessitant une véritable enquête (fresques de la Renaissance) ou peut-être enfin des œuvres contemporaines, d'apparence simple ou hermétique.

Références artistiques :

-La Joconde peut tout à fait passer pour un portrait ordinaire parmi tant d'autres réalisés au cours de l'histoire. C'est en la regardant de près, avec attention qu'elle se révèle dans toute son épaisseur et dans tous ses mystères : regard insistant, expression énigmatique, étrange paysage à l'arrière plan... Leonard de Vinci fait d'avantage ici qu'un simple portrait d'identité.

- Les effets du bon et du mauvais gouvernement, fresques d'Ambrogio Lorenzetti.

A vue d'œil, comme son nom l'indique, cette peinture murale oppose d'un mur à l'autre les modèles du mauvais gouvernement conduisant aux guerres, à la discorde et celui du bon gouvernement conduisant à l'apaisement, à la concorde. Tous les indices sont signifiants : l'un tient le rabot qui égalise quand l'autre tient la scie qui sépare... Au centre, la paix semble triompher. Sauf que son regard semble un peu ailleurs, un peu mélancolique. A y regarder de plus près, tous les personnages du tableau semblent tenir un même lien, une corde qui coure d'un pan de mur à l'autre ; le bon et le mauvais ne semble pas si opposés que ça, pas si séparés et la moindre inadvertance pourrait mener de l'un à l'autre. Ce serait cette inquiétude que l'on peut lire dans la figure de la paix...

- L'œuvre de Roman Opalka.

A première vue, traversant cette salle d'exposition, on peut voir trois ou quatre photos noir et blanc d'un homme un peu âgé et quelques mètres plus loin trois tableaux unis de gris un peu différents, du plus foncé au plus clair. C'est seulement en s'approchant que

l'on distingue dans le gris des suites de chiffres très serrés peints en blanc à la main. On se dit que d'un tableau à l'autre les chiffres sont de moins en moins lisibles, comme s'ils s'effaçaient et l'on se dit que si le peintre continu comme ça on ne verra plus que du blanc sur blanc. On se dit que ça doit prendre longtemps. Que compter comme ça c'est infini, qu'il peut faire ça jusqu'à sa mort. On réalise qu'en fait c'est comme un compte à rebours. On revient aux photos et on se dit que c'est sans doute lui, que ce n'est pas toujours la même photo, qu'il est à chaque fois un peu plus ridé, un peu plus vieux. Alors on peut mesurer ce que raconte l'œuvre.